



MADAME
L. DE BELLAIGUE

LA VENGEANCE
D'UN
HAUTECŒUR

A. PICARD
ÉDITEUR



ALCIDE PICARD
ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

LA VENGEANCE
D'UN HAUTECŒUR

PAR

M^{me} L. DE BELLAIGUE, née DE BEAUCHESNE

ILLUSTRATIONS DE MONTADER

PARIS

MAISON QUANTIN

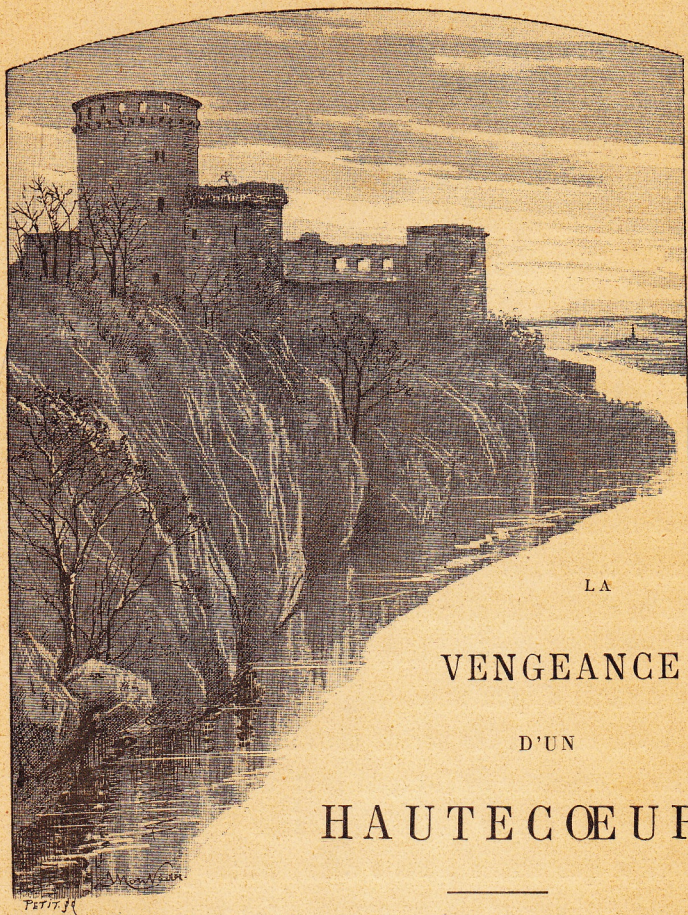
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, rue Saint-Benoît, 7

A

MONSIEUR ET MADAME BIARNÈS

LOUISE DE B.



LA

VENGEANCE

D'UN

HAUTE CŒUR

CHAPITRE PREMIER

A trente-huit kilomètres de Nantes, dans la fertile vallée de Chaumes, adossée à la forêt du Falleron et sur

les bords du ruisseau du même nom, se trouve la petite ville de Machecoul.

Paisible, laborieuse, sa population d'aujourd'hui se livre aux travaux agricoles, sans souci des lugubres histoires de ses annales.

Machecoul était anciennement la capitale de ce beau pays de Retz, situé entre la Loire, la mer, le Poitou et le lac de Grand-Lieu. Son premier seigneur et baron fut Harcouet, au ^x^e siècle. Après lui, pendant deux cents ans environ, les sires de Chabot et de Laval en devinrent possesseurs, et ce fut passé cette époque que Machecoul eut réellement son histoire. Cette histoire, lamentable entre toutes, eut pour héros principal le fameux sire Gilles de Laval, si connu sous le nom de Barbe-Bleue. Ce nom seul, pendant bien longtemps, suffisait à remplir la contrée d'épouvante.

On connaît les vertus chevaleresques de Gilles de Laval, seigneur de Retz, le haut rang qu'elles lui assignèrent à la cour du roi de France Charles VII, et le vertige que donna à cette âme, hantée par le démon, tant de gloire et de renommée. On sait en partie les traits sanglants, les débauches, les orgies épouvantables dont les châteaux de Machecoul, de Tiffauges et de Champtocé furent les témoins. Aussi un cri de soulagement éclata-t-il de toute part lorsque, en 1440, ce

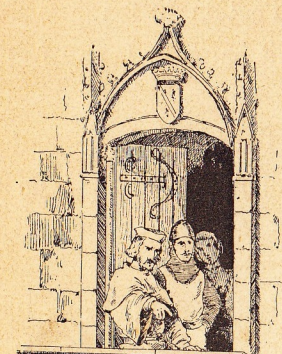
seigneur fut condamné à être pendu haut et court, et son corps, à disparaître sous l'action du feu.

Seul, un homme ne pouvait partager la satisfaction générale.

Le sire de Hauteœur, à l'heure où le dramatique châtiment avait lieu, monté au faite d'une tour de son manoir, les coudes entre deux créneaux, songeait au passé, rêvait à l'avenir.

Ce seigneur, l'ami le plus intime de Gilles de Retz, compagnon assidu de ses plaisirs criminels, et digne émule de ses noirs forfaits, vivait seul, entouré de serviteurs, en son château, situé à égale distance de Nantes et de Machecoul. Ce château, dont il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir conservé dans les annales du temps, était bâti sur la crête d'un rocher dominant la Loire. Vue du bas de la rivière, rien n'était plus imposant que cette construction élevée sur des blocs énormes de granit dénudé où le lierre avait peine à mordre et à se fixer. Les hautes falaises de Normandie peuvent seules donner une idée de cette élévation. Accessible d'un seul côté par un sentier tortueux coupé à pic dans le roc, ce château féodal formait un retranchement à défier l'ennemi le plus acharné. Depuis longtemps il n'était plus visité que par des chevaliers, amis du maître et de ses plaisirs, ou par des vassaux qui, de loin en loin,

apportaient les cens et les dîmes dus à leur seigneur.



Ce château massif était flanqué de tous côtés de tourelles élégantes, communiquant entre elles par une galerie appuyée sur des cariatides de formes diaboliques. Ces galeries eussent pu servir de défense, si meurtrières et créneaux



munis de toutes pièces avaient fait défaut;

mais Hauteceœur était puissamment fortifié et ses remparts avaient fait merveille dans les sièges soutenus par le vieux donjon.

Une tour gigantesque, dont le pied se perdait dans le lit du fleuve et le sommet dans des hauteurs prodigieuses, était accolée à l'un des flancs du roc et ajoutait au caractère sévère et saisissant de cette construction. Cette tour joua un grand rôle dans la vie du terrible baron de Hauteceœur. Chacun savait qu'elle cachait de vastes souterrains, des cachots et des oubliettes ayant eu un infernal emploi. Jamais aucune des pauvres victimes enfermées dans ces souterrains n'en était sortie; elles mouraient toutes par le poison ou le poignard. La mort devait garder le secret sur les hontes qu'elles avaient dû subir.

Pendant plus d'un siècle, l'on ne passait pas à quatre cents mètres de Hauteceœur sans se signer, et les bateaux qui montaient et descendaient le fleuve allaient frôler l'autre rive, afin d'éviter la tour maudite, où, disait-on, guettait toujours l'œil cruel du seigneur.

A l'heure où commence ce récit, le vieux sire Romoald de Hauteceœur, au sommet de cette tour, regarde au loin. Il scrute l'horizon et s'efforce de suivre l'escorte donnée au coupable qui marche au supplice.

Gilles de Laval va expier ses crimes. Conservant jusqu'à la mort ses goûts de grand seigneur, il a imploré et obtenu la faveur d'être conduit en procession,

l'évêque de Nantes en tête, à la place où le gibet est dressé.

C'était le 25 octobre 1440.

Le duc de Bretagne toléra ce déploiement inusité, en raison de la haute situation du maréchal.

Gilles de Laval dut aussi cette dernière grâce à la confession publique qu'il fit de ses crimes, à la pénitence qu'il s'en imposa, de même qu'aux exhortations pleines de sagesse qu'il adressa aux divers complices de ses actes, qui durent subir les mêmes peines que lui. Les derniers moments de ce criminel furent édifiants. Chacun s'étonnait de voir que de ce cœur si rempli de méchancetés avaient pu sortir d'aussi touchantes paroles. Une chose seulement parut singulière : on se demandait par l'effet de quel miracle Hauteccœur avait échappé à la peine de mort. Il se le demandait lui-même, en ce moment, du haut de son observatoire, alors que, comme une longue ligne blanche, il voyait le défilé tourner la place désignée. Trop éloigné pour en distinguer les différents groupes, il pouvait néanmoins se les représenter par les chamarrures d'or, d'argent et de pierres qui jetaient leurs étincelles sous les rayons du soleil levant. Il se rendit compte du passage des divers gens d'église, et des gens d'armes dont les armures jetaient mille feux. Les rangs semblaient pressés, lorsque,

vers la fin du cortège, Hauteccœur aperçut un vide, puis un dernier groupe fermant la marche. Dans ce dernier groupe, évidemment, se trouvait Gilles de Retz.

Hauteccœur frissonna. Comme de la glace qui se fond, de son visage blême tombaient des gouttes froides. Il lui sembla qu'une voix venue de loin, venue de la place de Biesse, du dernier groupe, lui criait :

« A moi, Hauteccœur!... Après avoir aidé à la besogne, viens à la récolte... »

Et son œil ne regardait plus que le vide. Il ne savait où le porter. Il lui semblait voir des spectres sortir de partout. Ses oreilles n'entendaient plus que des bruits confus parmi lesquels il croyait reconnaître son nom ; c'étaient des malheureux demandant grâce, des victimes réclamant vengeance. Tout son passé se leva devant lui. Depuis sa tendre enfance, où ses malices précoces avaient mis tant de chagrin dans l'âme de sa mère, jusqu'à ce jour, où il voyait conduire au supplice celui dont il avait partagé les fautes, toute sa vie se déroula lugubre sous ses yeux.

Il vit des hommes, des femmes, des enfants l'interpeller, lui jeter à la face les noms de traître, d'assassin. Il chercha à donner le change à ses idées, mais elles n'en revenaient que plus poignantes, plus terribles encore.

Il entendit de la Loire des gémissements se mêler au bruit de l'eau, et des voix d'enfants, pleines de



pleurs, redemander un père, une mère, la vie....

Puis, tout à coup, ces gémissements, ces soupirs, ces plaintes, ces pleurs, ces cris, ces tressaillements hideux cessèrent comme par enchantement, et Romoald

entendit une voix, la seule qu'il eût écoutée avec tendresse, s'élever et lui dire doucement :

« Père, pitié pour eux... pitié pour votre âme... pitié, mon père!... »

Et, debout devant Hautecœur, se tenait un enfant d'une douzaine d'années, le front ceint d'une auréole, recouvert de la robe immaculée que tissent les vierges du ciel. La voix de cet enfant impressionna plus vivement l'esprit du vieillard que celles des cent spectres qui s'étaient fait entendre, et qui se turent lorsqu'elle s'éleva.

Cet enfant était le seul qu'eût eu Romoald de Hautecœur. Une fièvre violente l'avait emporté, en quelques heures, quatre années auparavant, au milieu des jeux de son printemps. Jusqu'à sa mort, cet enfant avait eu pour compagnon de ses amusements et de ses études son jeune cousin Alain, fils d'Achille, frère cadet de Romoald. L'humeur méchante de celui-ci ne fit que s'aigrir davantage encore par la perte de son unique enfant. Il devint plus passionné pour le mal. La vue seule d'Alain lui devint odieuse, et, dans la crainte de surprendre un sourire de joie paternelle sur les lèvres d'Achille, le redoutable baron le chassa du manoir de ses pères avec sa femme Anne et son fils Alain. Et lorsque la porte massive, bardée de fer, se ferma

sur eux, du haut de la galerie Romoald laissa pleuvoir sur son frère ses plus infernales malédictions.

Elles eurent leur effet. La mort prit Achille peu de temps après, et la chronique du temps ajoute qu'il faut bien attribuer un rôle au poison dans ce lugubre événement.

Romoald s'était toujours applaudi du renvoi des siens. Sa conscience, élargie par tant de forfaits, s'accommodait facilement d'une mauvaise action de plus. Jamais il n'avait cherché à évoquer le souvenir de son frère, et il avait menacé de mort quiconque oserait lui en parler.

L'apparition de son fils lui remit tout en mémoire.

« Pitié, reprit encore l'enfant, mon père, aimez-moi... Songez à vos fautes... à l'éternité... Voyez autour de vous les malheureux que vous avez faits, entendez leurs lamentations... Ma voix se joint aux leurs, elle vient remplacer ici celle de votre frère Achille... Dites-moi, que vous avait fait votre frère?... Son seul crime fut d'être le père de mon ami!... Que craignez-vous de son fils? Mon père, je ne crie pas vengeance, mais pitié... pitié pour votre âme... pitié pour Alain! »

Le père baissa la tête. Il n'osait fixer l'ombre blanche qui s'avancait de plus en plus. Mais, lorsque la douce voix qu'il aimait recommença à se faire entendre, le cœur du père s'ébranla, Romoald tendit les bras



LA VOIX DE CET ENFANT L'IMPRESSIONNA... (P. 15.)

vers l'ange; alors, celui-ci, saisissant une des mains du seigneur et la dirigeant vers le lieu du supplice :

« Voyez! » dit-il encore, et la vision disparut.

Le silence s'était fait autour de Hautecœur. Le baron, les yeux tournés vers la place de Biesse, voyait distinctement à l'horizon, sur le fond mat des nuages, un corps suspendu se débattre dans le vide.

